THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1379



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Virginie,
Ou un Sacrifice en vers
par Robespierre.
1793.

VIRGINIE,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Représentée pour la première fois au théâtre Français du faubourg Saint-Germain, le 11 Juillet 1786, et reprise sur le théâtre de la République le 9 Mai 1792.

PAR le Citoyen LA HARPE, de l'Académie Française.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Chez GIROD et TESSIER, Libraires, rue de la Harpe, No. 162.

1793.

LETTRE DE L'AUTEUR (1),

AUX

JOURNALISTES DE PARIS.

PERMETTEZ-MOI, MM., de rendre publics, par la voie de votre journal, quelques éclaircissemens relatifs à la tragédie de *Virginie* que l'on va représenter au Théâtre Français de la rue de Richelieu. Comme il a paru depuis quelques années plusieurs pièces du même nom, et qu'on en prépare encore d'autres, il m'importe, et il doit m'être permis de rappeller les fait qui constatent mon antériorité, de manière à ne laisser aucun doute.

Cette tragédie fut jouée, sans nom d'auteur, au mois de Juillet 1786, par les Comédiens Français du faubourg St. Germain; elle leur avoit été lue par M. *Molé* à qui je l'avois confiée; elle reçut du public un accueil très-favorable. Cependant, malgré le succès, je fus obligé, par une circonstance assez singulière, de garder encore l'anonyme. Une actrice principale, qui ne pouvoit pas être remplacée dans cette pièce où elle jouoit, indisposée depuis longtems contre moi par le refus d'un rôle dans un autre de mes ouvrages, avoit solennellement annoncé qu'elle ne joueroit jamais dans aucun des miens, et menaçoit même, dans le cours des représentations de *Virginie*, de quiter son rôle, s'il étoit avéré que la pièce fût de moi, comme on commençoit á le croire assez généralement. Je gardai le silence, et donnai même, un démenti à un journaliste, qui, en transcrivant le répertoire de la cour où se trouvoit *Virginie*, y avoit joint mon nom, seulement

(1) Cette Lettre, publiée le jour de la première représentation de la pièce sur le théâtre de la République, contient tout ce que l'auteur avoit à dire d'essentiel sur cet ouvrage, et peut tenir lieu de préface.

d'après la voix publique. Ce journaliste n'étoit pas en règle ; car, quoique la pièce fût en effet de moi, mon nom n'étant pas sur l'original du repertoire, il ne devoit pas l'imprimer. Chaque auteur est maître de garder son secret, et personne n'a le droit de le lui arracher.

Quand cette tragédie fut représentée, on ne connoissoit d'autre *Virginie* (1) que celle de *Campistron*, qui n'avoit jamais reparu depuis la nouveauté. Elle n'a rien de commun avec la mienne que le titre et le sujet, il n'y a de romain que les noms. L'auteur a falsifié jusqu'au dénouement : c'est *Virginie* qui se tue elle-même (dans un récit) ; et pour tout dire en un mot, l'auteur n'a pas même cru devoir mettre *Virginius* au nombre de ses personages.

M. *le Blanc* fit imprimer une *Virginie* dans le tems même où l'on représentoit la mienne. Ce n'est point à moi de la juger ; elle n'a jamais été mise au théâtre ; mais ceux qui la liront ou qui l'ont lue ne me démentiront pas, quand j'assurerai qu'elle n'a, comme celle de Campistron, rien de commun avec la mienne que le titre et le sujet.

Je songeois à faire reprendre ma pièce, lorsque la révolution arriva ; et dès-lors occupé d'obtenir la liberté des théâtres, je rompis tout commerce avec celui qui la disputoit aux autres. Dans cet intervalle, un auteur, qu'on dit être M. Doigny du Ponceau, donna sur ce même théâtre une *Virginie* en trois actes, qui eut trois ou quatre représentations. Je ne l'ai point vue ; il n'a pas jugé à propos de l'imprimer. J'ignore s'il m'a fait l'honneur d'emprunter quelque chose de mon ouvrage, comme on me l'assure ; ce qui est certain, c'est que je n'ai pu profiter du sien, qui est postérieur de cinq ans ; et mon ancien manuscrit, qui doit être encore entre les mains du souffleur de l'ancienne Comédie Fran-

(1) Je ne parle pas de celles qui ont été données avant *Corneille*, dans l'enfance du théâtre : on n'en connoît que les titres ; et je ne sais même si elles se trouvent dans les Bibliothèques publiques, je n'ai pas été curieux de m'en informer.

çaise, peut faire foi que la *Virginie* que l'on va jouer est entièrement la même que celle que je donnai en 1786 ; je n'y ai fait aucun changement quelconque ; seulement j'ai profité de notre heureuse liberté pour renforcer une scène capitale entre *Appius* et *Icilius*, par le développement du grand principe de la souveraineté du peuple, principe qui heureusement encore tient à mon sujet, mais qui sûrement n'auroit pas convenu à l'ancien régime.

Il résulte de ces détails, que si le public, en 1786 parut savoir quelque gré à l'auteur de *Virginie* d'avoir vaincu le premier les difficultés d'un sujet qui passoit pour impraticable, et qui sembloit n'offrir qu'un superbe dénouement, ce mérite, quel qu'il soit, ne peut au moins m'être disputé par aucun de ceux qui ont traité depuis le même sujet ou qui le traiteront encore. La priorité des idées est quelque chose en ce genre, et l'on a toujours permis aux artistes d'y attacher quelque prix.

Au reste, si je me suis déterminé à donner cette tragédie préférablement à d'autres absolument nouvelles, c'est que j'ai cru du devoir de tout écrivain, dans le moment où nous sommes, de s'attacher de préférance aux ouvrages ou l'on peut, sans sortir de son sujet, trouver de quoi nourrir l'esprit de liberté et le sentiment du patriotisme ; et j'avoue que ce mérité m'est encore plus cher que tous les autres.

LA HARPE.

ACTEURS.

APPIUS, *premier décemvir.*
SPURIUS, *autre décemvir, ami d'Appius.*
ICILIUS, *ancien tribun du peuple.*
VIRGINIUS, *centurion.*
PLAUTIE, *femme de Virginius.*
VIRGINIE, *fille de Virginius et de Plautie.*
VALERIUS, *sénateur consulaire.*
MÉNES, *affranchi d'Icilius.*
LE CHEF DES LICTEURS.

PERSONNAGES MUETS.

CLAUDIUS, *client d'Appius.*
SEPTIME, *appariteur.*
BARCÉ, *nourrice de Virginie.*
LICTEURS.
SÉNATEURS.
ROMAINS.
SOLDATS.
ESCLAVES.
FEMMES, *suivantes de Virginie.*

La scène est à Rome.

VIRGINIE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un appartement intérieur de la maison de Virginius. On voit au fond les statues des dieux domestiques et un autel orné de guirlandes).

SCÈNE PREMIERE.

ICILIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

DANS un jour solennel, à l'hymen consacré,
Lorsque déjà pour vous l'autel est préparé,
Lorsqu'à tant de rivaux que sa gloire humilie,
L'heureux Icilius enleve Virginie,
Pardonnez au devoir qui m'appelant vers vous,
Vous distrait un moment d'un triomphe si doux.
Il s'agit de l'état : quelque soin qui vous presse,
Quoi qu'exige de vous une juste tendresse,
Votre cœur m'est connu : l'hymen et ses douceurs
Y laissent place encore aux publiques douleurs.
Rome, dans les apprêts d'une pompe si chère,
Ne vous fait point entendre une plainte étrangère ;
Et quoique Icilius, ennemi du sénat,
Soit ici de tout tems l'ame du tribunat,
L'opprobre qui flétrit la liberté romaine,
Doit dans les deux partis suspendre au moins la haine.
C'est le même intérêt qui doit nous rassembler ;
C'est au nom du sénat que je viens vous parler.

ICILIUS.

Vous me rendez justice, et vous avez dû croire
Que ce cœur en tout tems aime Rome et la gloire ;
Que malgré les douceurs du plus tendre lien,
Et l'amant et l'époux cédent au citoyen.
Né pour l'égalité, né pour la république,
Il est vrai, j'ai haï ce sénat despotique,

Qui foule un peuple libre, en proie à ses hauteurs ;
Tribun, j'ai combattu l'orgueil des sénateurs.
Mais je n'ai point en vous rencontré d'adversaire :
Toujours Valérius s'est montré populaire.
A vos nobles aïeux, dignes soutiens des lois,
Rome et la liberté doivent leurs plus beaux droits.
Le peuple espère en vous quand ce sénat l'accable ;
Votre nom près de lui fut toujours favorable.
D'un si grand intérêt venant m'entretenir,
De moi Valérius pourra tout obtenir.
Je ne puis cependant lui cacher ma surprise:
A traiter avec moi le sénat l'autorise !
Quoi ! sous les décemvirs deux ans anéanti,
Le sénat du silence est donc enfin sorti !
Qui l'a pu convoquer ? de quel droit ? à quel titre ?
Seul de l'état entier Appius est l'arbitre.
Lorsqu'au fer des Sabins avec peine arrachés,
Ses collègues vaincus dans leur camp sont cachés,
Il domine en tyran dans Rome consternée,
Remplit de ses licteurs la place abandonnée.
Il n'est plus ni tribuns, ni consuls, ni sénat :
Tout pouvoir a fini sous le décemvirat.
La tribune est muette, et Rome est asservie.

VALÈRIUS.

Et voilà de quels maux la discorde est suivie :
De nos divisions voilà les fruits amers.
Hélas ! trop vainement j'ai prévu ces revers.
Que n'ai-je pu calmer ces jalouses querelles,
Ces débats factieux, ces luttes éternelles,
Où d'une et d'autre part on s'est précipité
Dans l'abus du pouvoir ou de la liberté,
Où nul des deux partis n'a connu la balance
Ni de l'autorité, ni de l'obéissance !
Enfin pour s'accorder, d'une commune voix,
Les Romains à la Grèce ont demandé des loix.
Rome, pour élever cet auguste édifice,
De tout autre pouvoir suspendant l'exercice,
Créa des décenvirs, et sur eux à la fois
Des tribuns, des consuls réunit tous les droits.
Un an devoit finir l'ouvrage et leur puissance ;
Mais toujours ennemis, toujours en défiance,

Les

Les deux ordres rivaux, le peuple et le sénat,
L'un craignant les consuls, l'autre le tribunat,
Des décemvirs encore ont prolongé l'empire.
Contre elle-même, hélas! ainsi Rome conspire.
C'est ainsi qu'Appius vit notre propre main
A son ambition applanir le chemin.
Ainsi de commander la flatteuse habitude,
Et de l'art des tyrans la criminelle étude,
Ses collègues par lui soumis ou corrompus,
Nos jeunes sénateurs à ses desseins vendus,
Qui pensent ramener, grace à la tyrannie,
Dans l'absence des lois la licence impunie,
Ont préparé le joug dont on veut nous flétrir,
Que même sous les rois Rome n'a pu souffrir!
Et tandis qu'on l'opprime et qu'Appius y règne,
L'ennemi rassuré l'insulte et la dédaigne.
J'en rougis ... les Latins si souvent terrassés,
Relevant leurs drapeaux tant de fois renversés,
Ont vu fuir devant eux notre aigle et nos cohortes;
L'étendard des Sabins a ménacé nos portes;
Et nos guerriers l'ont vu sans honte et sans fureur
Dans les forêts d'Algide ils cachent leur terreur,
Trop heureux, au danger d'une défaite entière,
D'opposer de leur camp la timide barrière.

ICILIUS.

Dans notre abaissement, êtes-vous donc surpris
Que Rome à ses sujets inspire le mépris?
Peut-elle commander quand elle est à la chaîne,
Esclave dans ses murs, être ailleurs souveraine?
N'accusez pas envain le peuple et les soldats;
Ils ont le même cœur, ils ont les mêmes bras.
Mais pour qui triompher, s'il n'est plus de patrie?
Si la gloire, seigneur, qu'ils ont toujours chérie,
Si la victoire enfin abandonne leurs rangs,
C'est qu'ils n'ont pas voulu vaincre pour des tyrans

VALERIUS.

Eh bien! Icilius, de cet opprobre insigne
Le sénat plus que vous et s'irrite et s'indigne.
Trop long-tems Appius tremble de l'assembler;
Devant cet ordre auguste il n'oseroit parler.

Il veut en effacer la majesté suprême ;
Mais le sénat chez moi s'est convoqué lui-même.
Le brave Horatius, le défenseur des lois,
Né comme moi d'un sang qui combattit les rois.
Et les deux Quintius, et tous nos consulaires,
Des droits du non romain ces grands dépositaires,
Ont enfin résolu d'affranchir cet état,
Et du joug d'Appius et du décemvirat.
A ce fier décemvir dont on craint la furie,
J'irai parler moi-même au nom de la patrie.
A ce rang odieux s'il ne veut renoncer,
Croyez que le sénat peut encor l'y forcer ;
Et même plus j'y pense et moins je m'imagine
Qu'Appius jusqu'au bout dans ses projets s'obstine,
Qu'il risque, en se portant à cette extrêmité,
Ce combat d'un tyran contre la liberté.
Non, la voix du sénat, le devoir qui l'inspire,
Sur un patricien doit avoir quelque empire.
Mais quand les décemvirs de si haut descendus,
Au rang de citoyens resteront confondus ;
Quand le peuple sur eux reprendra sa puisance,
N'abusera-t-il point du droit de la vengeance ?
Voilà sur quoi vous seul pouvez nous rassurer:
Seul vous êtes son guide et pouvez l'éclairer.
Appius est d'un sang que dans Rome on révère,
Et sur-tout au sénat sa famille est bien chère.
Nous craignons qu'aux fureurs d'un peuple forcené
Le sang patricien ne soit abandonné.
En un mot, à nosvœux s'il consent à se rendre
A quel sort Appius doit-il enfin s'attendre ?
Le sénat à vous seul veut bien s'en rapporter.

ICILIUS.

Je n'ai point cet espoir qui semble vous flatter.
J'ai trop su d'Appius déméler le génie,
Et chaque pas qu'il fait tend à la tyranie.
Trop long-tems du pouvoir il goûta les appats:
Déja le capitole est plein de ses soldats.
Et juge sans appel, et magistrat unique,
Il pourroit déposer ce faste tyrannique !
Il pourroit abdiquer ! Non, seigneur ... cependant,

Si vous avez sur lui cet heureux ascendant,
Allez, ce peuple, objet de votre défiance,
Ne veut que la justice et non pas la vengeance.
Que tout soit rétabli, qu'il rentre dans ses droits ;
Rendez-lui ses tribuns, ses camices, ses lois,
Sur-tout ce droit d'appel, cette loi Valérie,
Bienfait de vos aïeux, rempart de la patrie :
Il ne veut point prétendre à des présens plus chers,
Ni s'armer contre vous des maux qu'il a soufferts.
Non, seigneur, il n'est point affamé de victimes ;
Il peut sacrifier ses plaintes légitimes,
Et livrer Appius, après ses attentats,
Non point à ses remords, (les tyrans n'en ont pas)
Mais au regret amer d'un forfait inutile,
A la honte d'une ame ambitieuse et vile,
Qui pût croire en effet qu'il étoit un destin
Au-dessus de l'honneur d'être libre et Romain,
Voilà nos sentimens : le sénat peut m'en croire.

VALERIUS.

Ah! puisse de nos maux s'effacer la mémoire!
Que puisse s'oublier cet opprobre si grand
Que le sénat de Rome ait produit un tyran!
Et vous, Icilius, citoyen magnanime,
Que le même intérêt désormais nous anime.
O Rome! dans ton sein rapproche tes enfans :
Qu'ils soient toujours unis pour être triomphans.
Je retourne au sénat : jouissez par avance
Des droit que vous avez à sa reconnaissance.
Croyez qu'auprès de lui par mes soins secondé,
Le peuple en obtiendra plus qu'il n'a demandé.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ICILIUS, *seul.*

SÉNATEUR vertueux, ami de la justice,
Au peuple en tous les tems appui cher et propice,
Que ne puis-je, en ce jour que j'ai tant souhaité,
Embrasser cet espoir que tu m'as présenté!
Mon bonheur seroit pur, si Rome étoit heureuse.

Faut-il que de ses maux l'image douloureuse
Se mêle au sentiment de ma félicité,
Et d'un plaisir si doux trouble la pureté!
L'hymen me donne enfin l'aimable Virginie;
Et dans le même instant qu'à mes destins unie,
Elle remplit ce cœur que l'amour lui soumit,
J'ai honte d'être heureux, lorsque Rome gémit.
Vous, pénates sacrés, chargés de nos offrandes,
Que d'innocentes mains ont parés de guirlandes;
Protégez-nous, ô dieux! que nos destins cruels
Ne nous poursuivent pas au pied de vos autels.
Sur mon épouse et moi... Je la vois qui s'avance.

SCÈNE III.

ICILIUS, VIRGINIE, *deux femmes suivantes.*

ICILIUS.

Quoi! si près du moment que mon ardeur devance,
Alors que de l'hymen les nœuds saints et chéris
Consacrent un amour dont le vôtre est le prix,
Ma chère Virginie, une ombre de tristesse,
Sur vos traits répandue, alarme ma tendresse!
Porterez-vous ce front obscurci de douleur,
Au temple où vous allez prononcer mon bonheur?
Si j'ai dû vous en croire, il est aussi le vôtre.

VIRGINIE.

Jamais, jamais ce cœur n'en peut desirer d'autre;
Et quand, je vais jurer d'être toujours à vous,
Le plus saint des sermens est encor le plus doux.
Mais, je vous l'avouerai: mon ame est étonnée,
En adorant l'époux à qui l'on m'a donnée,
D'ignorer aujourd'hui ces transports si charmans,
Que tout prêts d'être unis éprouvent les amans;
Soit que d'un tel bonheur l'impression si chère
Dans l'ame qu'il remplit s'enferme toute entière,
Soit que plus il est grand, moins elle ose en jouir,
Et pense à tout moment le voir s'évanouir.
Veuille le ciel, témoin du nœud qui nous engage,
Ne pas tourner, hélas! mes craintes en présage!
Mais toujours l'avenir se noircit devant moi;

J'éprouve à chaque instant je ne sais quel effroi,
Même auprès d'un époux, dans les bras de ma mère,
Et la félicité semble m'être étrangère.
Peut-être en mon esprit les malheurs de l'état
Ont jetté ces terreurs que ma raison combat.
Sans doute aussi l'absence et les dangers d'un père
Mêlent à notre joie un chagrin qui l'altère.
Pourquoi Virginius n'en est-il pas témoin ?
Combien il vous chérit, seigneur ! avec quel soin
De votre tribunat il me contoit la gloire,
L'orgueil patricien vous cédant la victoire,
Et le peuple vengé des abus oppresseurs,
Comptant Icilius parmi ses défenseurs !
Mon ame avidement écoutoit ce langage,
Et quand il vous louoit je l'aimais davantage.
Et maintenant ce père est éloigné de nous !
Il ne m'entendra point vous nommer mon époux !
L'hymen offre à nos yeux ses pompes éclatantes :
Loin de cet appareil, il veille sous des tentes,
Exposé chaque jour aux périls les plus grands,
Pour défendre des murs où règnent les tyrans !

ICILIUS.

J'ai regret comme vous qu'une ame paternelle
S'arrache à des plaisirs toujours si doux pour elle.
Mais ses ordres sacrés en hâtent le moment ;
Notre amour obéit à son empressement.
« Je veux à mon retour (écrit-il à Plautie)
» Revoir Icilius époux de Virginie ».
Aurois je mérité votre main, votre cœur,
Si j'eusse mis obstacle à mon propre bonheur ?
Il alloit s'accomplir, à l'instant où la guerre
Contre nos ennemis appela votre père.
Je vis par son départ notre hymen suspendu.
Il crut à nos desirs être bientôt rendu ;
Que le Sabin, au joug vainement indocile,
Nous préparoit encore un triomphe facile.
Mais ce n'est plus le tems où ces grands dictateurs,
Ces guerriers citoyens, ces héros laboureurs,
Prompts à venger l'état et pressant la victoire,
De vaincre et d'abdiquer briguoient la double gloire,

Revoloient du triomphe aux rustiques travaux,
Et reprenoient le soc en quittant les faisceaux.
Des Romains aujourd'hui tel n'est plus le génie.
L'esclavage toujours produit l'ignominie;
Et sous des chefs vaincus, sans doute, nos soldats
Passeront dans leur camp la saison des combats.

VIRGINIE.

Et mon père!...

ICILIUS.

Sur lui ne prenez point d'alarmes.
Le Sabin enivré du succès de ses armes,
A cru que notre camp pouvoit être forcé;
Mais par nos légions il s'est vu repoussé;
Et le soldat aux chefs a fait assez connoître
Qu'il eût été vainqueur, s'il avoit voulu l'être.
Bannissez donc la crainte; et qu'en un tel moment,
Tranquille sur un père et toute à votre amant,
Aux transports que je sens votre ame abandonnée,
S'ouvre aux plaisirs si doux qu'épure l'hyménée,
Les seuls dont aujourd'hui je puisse encor jouir,
Et qu'au moins des tyrans ne peuvent nous ravir.
Mais j'apperçois Plautie.

SCÈNE IV.

ICILIUS, VIRGINIE, PLAUTIE, MÉNÉS, BARCÉ, *deux femmes suivantes.*

PLAUTIE.

O toi! fille si chère!
Vous devenu mon fils, autre espoir de sa mère!
Tout est prêt: désormais rien ne peut différer
Le bonheur que pour vous j'aimois à préparer.
Il faut, pour l'achever sous les plus saints auspices,
Aux pieds des immortels en offrir les prémices.
Le temple vous attend: ces soins religieux
Vont à votre bonheur intéresser les dieux.
(*A Icilius.*) (*Montrant sa fille.*)
Votre affranchi Ménés et Barcé sa nourrice
Vous conduiront tous deux au lieu du sacrifice.
Moi, dans quelques instans, j'irai me joindre à vous,
Et remettre ma fille aux mains de son époux.

ICILIUS.

Notre félicité va vous être commune.
C'est au cœur d'une mère une idée importune,
Que de voir une enfant s'éloigner de ses bras :
Vous me donnez la vôtre et ne la perdez pas.
Non, aux yeux maternels, elle n'est point ravie :
J'ai fixé près de vous ma demeure et ma vie.
Par les mêmes liens nous sommes tous unis,
Et sans vous rien ôter, l'hymen vous donne un fils.

VIRGINIE, *à Plautie.*

Combien à mon amour cette espérance est chère!
J'aimerai mon époux sous les yeux de ma mère!
Jugez si cet espoir a droit de me charmer :
Il ajoute au plaisir que je sens à l'aimer.

PLAUTIE.

Prends garde qu'aux autels portant un juste homage,
D'un si doux avenir la trop flatteuse image
Te fasse oublier Rome en présence des dieux.
(*A tous deux.*)
Qu'ils entendent ce nom mêlé dans tout vos vœux.
Ah! quand votre union sous leurs yeux se consomme,
Priez-les de finir l'esclavage de Rome.
Vous aimez la patrie, et ce grand sentiment
Jamais d'un cœur romain ne s'éloigne un moment.
Allez.

SCÈNE V.

PLAUTIE seule.

Sois satisfait de mon obéissance,
Cher époux! Quand mon cœur déplore ton absence,
Tes plus ardens souhaits vont du moins se remplir :
Tu presses cet hymen : ce jour va l'accomplir.
Enfin, Icilius, appui de ta famille,
Adoré des Romains ainsi que de ta fille,
Ce digne citoyen de ton choix honoré,
Va recevoir le prix qu'il avoit espéré.
Ton cœur à ses vertus dût cette préférence.
Tous deux vont être unis : puisse cette assurance
Adoucir le regret d'avoir armé ton bras,
Pour servir malgré toi des oppresseurs ingrats!

Tes enfans sont heureux : ton ame paternelle
Déja de leur bonheur devance la nouvelle.
On va te la porter : désormais leur amour
Ne forme plus qu'un vœu, celui de ton retour.
Et quel moment encor ma tendresse présage !...

SCENE VI.

PLAUTIE, MÉNÉS.

MÉNÉS.

AH ! madame !

PLAUTIE.

L'effroi se peint sur ton visage ;
Ménés !... Quoi donc !

MÉNÉS.

O crime ! ô comble de l'horreur !
Votre fille...

PLAUTIE.

Elle ! eh bien ?

MÉNÉS.

En sa noire fureur,
Un monstre, un artisan d'infâmes impostures
A sur elle à mes yeux porté ses mains impures.

PLAUTIE.

Et qui ? grands Dieux ! Qui donc peut oser ?...

MÉNÉS.

Claudius,
La nommant son esclave, invoquant Appius,
Veut malgré son époux...

PLAUTIE.

Je ne puis plus t'entendre,
Ma fille !... Viens, suis moi ; je vole la défendre.

Fin du premier Acte.

Acte.

ACTE II.

(La Scène, pendant cet acte et le suivant, est dans un portique du palais d'Appius : on voit au fond son tribunal.)

SCENE PREMIERE.

ICILIUS, VALERIUS.

ICILIUS.

C'EST vous, Valérius! Romain trop généreux,
Qu'attendez-vous de moi dans ces momens affreux?
Songez en quel état Virginie et sa mère...

VALERIUS.

Le coup qui les accable a frappé Rome entière.
Leur intérêt m'amène. On m'a dit qu'Appius,
Seul et dans le secret écoute Claudius,
Tandis que votre épouse est auprès de Plautie:
Je sens toute l'horreur dont votre ame est remplie.
Pardonnez à mon zèle, à mon empressement.
Pour être instruit de tout j'ai saisi ce moment.
Quel est cet attentat qui nous couvre de honte?
Parlez: aux sénateurs je dois en rendre compte.

ICILIUS.

Non, seigneur, l'imposture et la perversité
Par un coup plus hardi n'ont jamais éclaté.
D'une semblable audace il n'est aucun exemple.
Je suivois Virginie et marchois vers le temple.
Claudius tout-à-coup se présente à mes yeux.
Il m'arrête; et d'un geste et d'un cri furieux:
« Rends-moi, rends-moi, dit-il, mon bien que je réclame.
» Cette esclave jamais ne peut être ta femme.
» Esclave, suivez-moi », poursuit-il; et soudain
» Lève sur Virginie une insolente main.
Je le saisis lui-même, enflamé de furie,
Le peuple nous entoure et le traître s'écrie:
» Romains, secourez-moi: j'atteste dévant vous.
» La justice et les lois qui sont faites pour tous
» Je demande une esclave à son maître enlevée;
» Elle naquit chez moi, sa naissance est prouvée.

» Icilius s'oppose à de si justes droits.
» Devant le décemvir qu'on nous mène tous trois.
» Qu'il nous juge ». A ces mots, j'apperçois Virginie,
Dans les bras de Barcé tombant évanouie.
Je l'appelle ; elle étoit sans voix, sans mouvement.
Peignez-vous mon état dans ce fatal moment ;
Concevez, s'il se peut, cette épreuve cruelle.
Je m'adresse a Ménés, mon affranchi fidèle.
« Cours, lui dis-je, à Plautie, apprends ce que tu vois ».
Il vole, lui dit tout, elle accourt à sa voix
Virginie ouvre enfin les yeux à la lumière.
Je console, encourage et la fille et la mère.
Tout le peuple à grands cris les pressoit avec moi
D'aller au tribunal, où sans doute la loi
Les vengeroit bientôt de cet indigne outrage.
La foule à chaque instant croît sur notre passage,
Nous entraine, nous porte au palais d'Appius.
Le décemvir paroît. A peine Claudius
A prononcé les mots de maître et d'esclavage,
La mère l'interrompt avec des cris de rage,
Et Virginie en pleurs semble être à tout moment
Prête de succomber à son saisissement.
Appius affectant quelque pitie pour elle,
Feint qu'il veut ménager l'oreille maternelle,
Appelle Claudius, reçoit loin de nos yeux
De ce lâche imposteur le récit odieux ;
Et tandis que ma main veut essuyer leurs larmes,
J'apprends que dans ces lieux, au bruit de tant d'alarmes,
Valérius m'attend près de ce tribunal,
Sous ce portique impie, aux romains si fatal ;
Et sans doute son cœur, dont je dois tout attendre,
Contre l'oppression est prêt à nous défendre.

VALÉRIUS.

D'un outrage inoui surpris et révolté,
J'ai voulu que par vous il me fut atesté.
J'ai rejetté d'abord l'indigne calomnie,
Dont on flétrit en vain le sort de Virginie :
Le sang qui l'a formée est pur comme son cœur.

Mais comment du complot concevoir la noirceur ?
Qui peut l'avoir ourdi ? comment ? sur quel indice?
Croyez-vous qu'Appius en puisse être complice ?

ICILIUS.

En pouvez-vous douter ? Quoi ! ce vil Claudius,
Un citoyen sans nom, un client d'Appius,
Eût osé méditer cette fourbe insolente,
S'il n'étoit l'instrument d'une main plus puissante?
C'est celle d'Appius: j'en reconnois les coups.
Il me hait dès long-tems : son cœur fier et jaloux
Se ressouvient toujours avec quelle constance,
J'ai contre lui du peuple armé la resistance,
Lorsque mon tribunat, de nos lois le soutien,
Humilioit en lui l'orgueil patricien
Mais il ne suffit pas de repousser l'injure.
Il faut, il faut punir le ministre parjure,
Aux passions d'un maître esclave assujetti.
En ce moment Ménés, par mon ordre, parti,
Vole vers notre camp, et d'une telle offense
Bientôt Virginius vient demander vengeance.
Il faut que le coupable en ressente l'effet,
Et que le châtiment soit égal au forfait.

VALERIUS.

Appius à mes yeux et plus coupable encore,
Seigneur, et le sénat que son nom déshonore.
quoiqu'un puissant parti l'ose encor soutenir,
Ne voit plus qu'un tyran que nous devons punir.
Vous aviez mieux que moi connu son caractère;
Il a bravé nos lois, rebuté ma prière;
Le sénat désormais le traite en ennemi.
Rompons, rompons le joug dont Rome a trop gémi.
Du palais d'Appius ici quelqu'un s'avance.
Je vais employer tout pour sauver l'innocence.

(*Il sort*).

ICILIUS.

Courons leur annoncer. Mais que vois-je ?..

SCENE II.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE.

PLAUTIE.

Ah! seigneur,
Arrachez-nous ; hélas! de ce lieu plein d'horreur,
Tant d'audace long-tems sera-t-elle impunie?
Je frémis de l'état où je vois Virginie
Ils la feront mourir.

ICILIUS.

Rassurez-vous, croyez
Que de si justes pleurs peuvent-être essuyés;
Et déjà comme moi ressentant notre injure,
des secours du sénat Valérius m'assure.
Lui-même il est venu m'apporter cet espoir.
Croyez-vous qu'Appius, quel que soit son pouvoir,
Outrageant à ce point la plus pure innocence,
Ose de son client protéger l'insolence?
(*A Virginie*)
Calmez-vous, chere épouse, il sera confondu.

VIRGINIE.

Eh! voilà donc ce jour par l'amour attendu!
Hélas! je le croyois le plus beau de ma vie.
Tristes pressentimens qui m'avez poursuivie!
Je n'osois les en croire: ils sont trop confirmés.

ICILIUS.

Ils seront démentis: je vis et vous m'aimez.
L'innocence a ses droits: l'amour et son courage
Vont bientôt loin de nous détourner cet orage.
Voici le décemvir, dissipez cet effroi.

SCENE III.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, APPIUS, SEPTIME, *deux licteurs au fond du théâtre.*

ICILIUS.

Jusques à quand, seigneur, la justice, la loi
Différe-t-elle encor de punir l'imposture,
De venger hautement les droits de la nature?
D'un mensonge hardi l'absurde atrocité

Pourroit-elle un moment tromper votre équité ?
Pourriez-vous balancer ? Regardez Virginie ;
Voyez à la beauté tant de noblesse unie ;
Ce front où la vertu brille de tant d'attraits
D'une race servile offre-t-il quelques traits ?
Faut-il que plus long-tems devant vous il rougisse ?
Une mère, un époux vous demandent justice.

APPIUS.

Je la dois faire à tous ; et quoiqu'au fond du cœur,
La pitié bien souvent condamne la rigueur,
Juge, comme la loi je dois être inflexible.
(*A Plautie.*)
Vous avez vu pourtant qu'à votre état ensible,
Autant que je l'ai pu, j'ai ménagé dabord
De ce cœur maternel le douloureux transport ;
Que j'ai de Claudius, dont l'aspect vous offense,
A vous, à Virginie, épargné la présence.
L'intérêt que son sexe ajoute à ses malheurs,
N'a pas même besoin du charme de ses pleurs.
Mais c'est le devoir seul qu'ici je considère.
Claudius a subi mon examen sévère.
J'alois, n'en doutez point, venger avec éclat,
Même sur mon client, cet étrange attentat.
Mais (je vous porte, hélas ! de cruelles blessures !)
Il vient de me donner les preuves les plus sûres ...

PLAUTIE.

Comment ?

VIRGINIE.

Qu'entends-je ! ô ciel !

ICILIUS.

Des preuves ! lui ! grand dieux !

APPIUS.

Des témoins non suspects, par de libres aveux
Confirment son recit ...

PLAUTIE.

Leur impudence extreme ...

APPIUS.

De Virginie enfin la nourrice elle-même ...

PLAUTIE.

Barcé !..

APPIUS.

Vient d'avouer l'échange criminel,

Qui creusa sous vos pas ce piège sicruel.
Votre fille en ses bras par la mort fut frappée ;
Elle en offrit une autre à votre amour trompée,
De qui la mère alors servoit chez Claudius.
Cette esclave a tout dit.

VIRGINIE.

Ma mère ! Icilius !
Est-il vrai ! que deviens-je ? O destinée affreuse !
Ai-je donc merité d'être si malheureuse ?

PLAUTIE.

L'étonnement, l'horreur et la rage à la fois
Ont troublé ma raison, ont étouffé ma voix.
Quoi ! l'on ose ! .. Ah ma fille !

VIRGINIE.

Helas, la suis-je encore ?

PLAUTIE.

Si tu l'es ! vainement des traîtres que j'abhorre,
Des monstres ...

APPIUS.

Votre amour veut en vain s'abuser;
A de pareils témoins que peut-on opposer.

PLAUTIE.

A l'audace du crime et de la calomnie,
Ce que j'oppose, ô ciel ! .. mon cœur et Virginie,
Les cris du désespoir en mon ame élevés,
Et d'indignation tous mes sens soulevés,
Ses larmes, mes transports, et ce grand caractère
Que la nature imprime aux douleurs d'une mère,
Ce sentiment sublime, invincible, éternel,
Qui n'a jamais menti dans un cœur maternel.
Et que m'importe à moi qu'à force d'artifice,
On ait pu cimenter tout ce vil édifice
De mensonge, de fraude et de perversité,
Qu'à force de bassesse et de cupidité,
Celle qui de son lait nourrit jadis ma fille,
Porte aujoud'hui l'horreur au sein de ma famille ?
Dans un complot infâme ils peuvent tous tremper ;
Tous on peut les séduire, ils peuvent tous tromper.
Mais moi ! mais moi ! jamais ... je le sens, je suis mère;
C'est ma fille, c'est elle ... Ah ! d'une enfant si chère
Dans mon sein déchiré je ressens les douleurs ;
Oui, c'est mon sang qui crie et répond à ses pleurs.

Et l'on pourroit douter!.. Qu'ils paroissent? qu'ils viennent?
Ces monstres imposteurs, qu'à mes yeux ils soutiennent
Les mensonges qu'en vain l'on pense garantir;
Qu'ils bravent une mere et l'osent démentir.

APPIUS.

Madame, j'y consens: votre demande est juste.
C'est à ce tribunal, sous ce portique auguste,
Qu'Appius exerçant le plus beau de ses droirs,
Rend justice aux Romains gouvernés par ses lois;
Et dût leur équité vous devenir contraire,
D'un devoir si sacré rien ne peut me distraire.
Claudius comme vous a droit de m'en presser,
Madame; il va paroître, et je vais prononcer.

ICILIUS,

(*A Plautie, a part.*)

Prononcer! non, seigneur. Vous vous perdez madame,
C'est un complot formé, j'en reconnois la trame.

(*A Appius.*)

Laissez-moi lui parler. Quoi donc! oubliez-vous
Que son père est absent et qu'il combat pour nous?
Jugerez-vous la fille en l'absence du père?
Un intérêt si grand commande qu'on diffère.
Que seroit donc, grands dieux! un citoyen romain,
Si tandis que l'état ailleurs arme sa main,
On pouvoit décider du sort de sa famille,
déshonorer son sang et lui ravir sa fille?
Sous ces lois qu'Appius nous vante à tout moment,
Serions-nous donc réduits à tant d'abaissement?
Quoique sur Virginie on ose ici prétendre,
Qu'on appelle son pére, il viendra la défendre.
Il est au mont Algide, et du péril instruit,
Il peut dans nos remparts entrer dès cette nuit.
C'est lui qui de sa fille est l'appui nécessaire,
Lui qui de Claudius est le juste adversaire;
Lui qui peut le confondre, et percer d'un œil sûr
Les noires profondeurs de ce complot obscur,
Rassurer l'innocence et lui prêter des armes,
Et l'amour materuel, hélas! n'a que des larmes.
Je parle au nom d'un père, et jure qu'aujourd'hui

Je ne souffrirai point qu'on prononce sans lui.

APPIUS.

Icilius oublie, en tenant ce langage,
Qu'il offense un pouvoir dont je sais faire usage,
Et que c'est à moi seul de régler à mon choix
L'instant de faire agir l'autorité des lois.
Mais puisqu'il est armé du nom que je revère,
Qu'il atteste les droits d'un citoyen, d'un père,
Ces droits dont les Romains m'ont fait le protecteur;
Autant il a voulu déployer de hauteur,
Autant je veux montrer d'égards et d'indulgence.
Oui, de Virginius j'attendrai la présence.
Quoique dès ce moment je sois assez instruit
Pour que de ces délais je n'espère aucun fruit,
On connoîtra du moins l'équité qui me guide.
Le chemin n'est pas long jusques au mont Algide.
(*Il lui parle bas au fond du théâtre.*)
Septime, écoutez moi. --- Vous m'avez entendu:
Volez, et qu'à nos chefs cet ordre soit rendu.
(*Septime sort.*)
Jusques-là, Virginie ici sera gardée.

VIRGINIE.

Qui! moi! de tant d'horreurs en ces lieux obsédée,
Parmi mes ennemis demeurer plus long-tems!

ICILIUS.

Ce n'est donc point assez des affronts éclatans,
Qu'a déja trop souffert la timide innocence?
Vous voulez voir ses pleurs! Quelle injuste puissance
Défend à Virginie, en un jour si cruel,
De cacher ses douleurs sous le toît paternel?

PLAUTIE.

Ah, ma fille! jamais de mes bras enlevée...

APPIUS.

Non, d'un aspect si cher vous n'êtes point privée.
Mais la loi doit veiller aux intérêts de tous;
Si j'en suspends l'effet et l'adoucis pour vous,
Je ne souffrirai point qu'Icilius me brave,
Qu'il puisse à Claudius dérober son esclave.
En un mot, je le veux; et vous savez, je crois,
Qu'elle est en ce palais sous la garde des lois.

ICILIUS.

Sous la mienne du moins, sous celle de sa mère:

Virginie est à moi : j'en réponds à son père.
(*A Plautie.*)
Venez, venez, madame, et reprenez l'espoir ;
Fléchissez un moment sous l'abus du pouvoir.
Bientôt Virginius vole à votre défence :
Le crime, croyez-moi, doit craindre sa présence.
Songez que votre fille est toujours sous vos yeux ;
(*A Appius.*)
Et vous, qu'Icilius veille sur toutes deux.

SCÈNE IV.

APPIUS, *seul.* (*Licteurs dans le fond.*)

VA, tu n'as pas long-temps à t'en vanter encore,
Rival audacieux, ennemi que j'abhorre!
Vainement ton courroux attend Virginius.
J'ai fait passer au camp mes ordres absolus.
On va le retenir : dans la même journée,
Je verrai Virginie à mon joug enchaînée,
Mon amour triomphant, mon pouvoir affermi.

SCÈNE V.

APPIUS, SPURIUS, *Licteurs dans le fond.*

APPIUS.

APPROCHE, d'Appius le collègue et l'ami,
Fidèle Spurius : à mes vœux tout succède.
Encor quelques instans, et mon amour possède
Le seul bien qui manquoit à ce cœur enflammé.
Ce cœur ambitieux qui n'avoit rien aimé,
Avec tant de fureur brûle pour Virginie,
Que sans elle je hais et mon rang et la vie.
Elle doit être à moi : Rome n'a point encor
Enfermé dans ses murs de plus rare trésor.
Ah! pour rompre les nœuds de son hymen funeste,
Pour l'arracher ici des mains que je déteste,
Toi seul le sais, combien ai-je tenté d'efforts,
Combien imaginé de pièges, de ressorts,
Cachant toujours la main qui devoit les conduire!
L'amour peut tout oser, et l'or peut tout séduire.

Claudius et Barcé ne peuvent désormais
Revenir sur leurs pas sans se perdre à jamais,
Et leur fidélité captive, assujétie,
Par leurs propres périls m'est trop bien garantie.

SPURIUS.

Il est vrai; mais l'horreur est dans tous les esprits,
Et peut-être, seigneur, on a trop entrepris.
C'est votre intérêt seul qui m'anime et m'éclaire;
Vous connoissez pour vous mon dévouement sincère.
Je vous dois tout; je sais que la main d'Appius
Au rang de décemvir a porté Spurius.
Revêtus d'un pouvoir dont Rome est effrayée,
Trop sûrs que leur fortune à la vôtre est liée,
Vos collègues en tout vous doivent leur appui.
Nos dangers sont communs, et je vois qu'aujourd'hui
Un si terrible éclat remplit les cœurs d'allarmes.
On s'intéresse au sort d'une famille en larmes;
On la plaint, on murmure...

APPIUS.

Et tu crains les clameurs
D'une foule tremblante à l'aspect des Licteurs!
Qu'importe un vain courroux qui ne peut nous atteindre?
Va, le peuple, sans chef, ne fut jamais à craindre.
L'autorité, la force est toute dans nos mains.
La loi, ce nom si grand, sacré chez les Romains
Éleve autour de nous un rempart qu'on révère.
Ah! s'il n'en eût fallu respecter la barrière,
Oui, malgré la hauteur d'un cœur tel que le mien,
Nourri de tout l'orgueil du sang patricien,
Appius eût flétri son rang et sa famille,
Et d'un vil Plébéïen eût demandé la fille.
J'en rougis; mais des lois le pouvoir souverain
Que le décemvirat a gravé sur l'airain,
Défendoit cet hymen, et parmi nous condamne
Du peuple avec les grands l'alliance profane.
Je vis Icilius, ce tribun sourcilleux,
D'Appius en tout temps concurrent orgueilleux,
Dont Rome libre encore adora le génie,
Lui que je hais autant que j'aime Virginie,

Je le vis s'enivrant d'un triomphe assuré,
Prêt à ravir l'objet dans mon cœur adoré.
Je jurai de briser cette odieuse chaîne,
Et mon amour s'accrut, attisé par la haine ;
D'autant plus furieux qu'il faut le renfermer,
Que même en ce moment forcé de l'opprimer,
Je détournois mes yeux attirés par ses charmes,
Et sans cesse tremblois de regarder ses larmes.
Mais l'instant n'est pas loin où ce cœur déchiré
Est de tant de contrainte à jamais délivré.
Ce jour, ce jour passé, d'elle enfin je dispose ;
Elle est à mon client, et penses-tu qu'elle ose,
Esclave abandonnée aux fers de Claudius,
Opposer un refus à l'amour d'Appius ?

SPURIUS.

Je dois vous l'avouer : je crains sur-tout son père,
Cette austère fierté, ce mâle caractère.
Au bruit d'un tel danger que n'osera-t-il pas ?

APPIUS.

Mes collègues au camp arrêteront ses pas.
Septime va porter cet ordre nécessaire.

SPURIUS.

Et croyez-vous, seigneur, qu'un si grand adversaire
Soit parmi les soldats moins à craindre pour nous ?
Le camp va retentir des cris de son courroux.
Quel pouvoir retiendroit la nature captive ?
La haine autour de nous éveillée, attentive,
N'attend, vous le savez, que l'instant d'éclater.
Impatient du joug qu'il fit long-temps porter,
Le sénat, frémissant de colére et de honte,
Veut de notre pouvoir nous redemander compte.
Déjà les plus hardis qu'il faudroit contenir,
Ont chez Valérius osé se réunir.

APPIUS.

Il a fait plus encore, et chez moi son audace
M'a tantôt du sénat apporté la menace.
Ce corps ambitieux qui doit dans Appius
Haïr l'autorité que lui même il n'a plus,
A cru pouvoir sur moi réclamer quelque empire,
Comme si j'ignorois l'intérêt qui l'inspire,
Comme si j'oubliois que son plus grand appui,

Mon père, fut jadis abandonné par lui.
Ce grand homme opprimé, cette illustre victime,
Qui dévoit en attendre un secours légitime,
Aux tribuns furieux vit soumettre son sort,
Et ne leur échappa qu'en se donnant la mort.
Ah! je hais à la fois et ce sénat perfide,
Traître envers ses soutiens, du pouvoir seul avide,
Et d'un peuple inquiet l'indocile fureur:
Tous deux également ils me sont en horreur.
De leurs divisions ma grandeur est l'ouvrage.
Ils se sont imposés le joug de l'esclavage;
Ils m'ont mis dans mon rang: je dois m'y maintenir:
S'ils n'ont su commander, qu'ils sachent obéir.
Leur haine me menace, et la mienne les brave.
Il faut être, crois moi, leur maître ou leur esclave:
Mon cœur sur un tel choix n'a jamais hésité.
Non, je ne perdrai pas ce qui m'a tant coûté.
La vengeance, l'amour, l'empire et Virginie,
Voilà les droits, les biens où j'attache ma vie;
Et si tu me connois, ami, peux-tu penser,
Que jamais Appius y puisse renoncer?

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ICILIUS, *seul.*

Oui, je l'ai démêle ce cœur sombre et féroce;
Oui, l'amour y domine et le rend plus atroce.
Peut-être à d'autres yeux il pouvoit échapper;
Mais les yeux d'un amant ne sauroient s'y tromper.
J'ai tout vu; j'ai surpris ses secrets dans son ame.
Voilà, voilà le nœud de cette horrible trame.
Ces témoins subornés par avance séduits,
Ces mystères du crime avec tant d'art conduits,
Sont de la passion le ténébreux ouvrage;

Elle croit, unissant l'artifice à la rage,
Se cacher dans la nuit de ses affreux projets :
L'amour au cœur d'un monstre enfante les forfaits.
Il faut déconcerter les ressorts qu'il invente,
Apporter dans cette ame un jour qui l'épouvante.
En vain à tous les yeux il se croit dérobé,
Et le crime frémit quand son masque est tombé.
Le péril est pressant, l'attentat est horrible :
Il faut risquer ici l'éclat le plus terrible.
Peut-être qu'aux Romains, trop lents a s'émouvoir,
Ce jour va révéler leurs droits et leur devoir,
Au décemvir sa honte et son ignominie,
Il nous croit subjugués par son puissant génie ;
Législateur superbe, il pense qu'aujourd'hui,
Le respect pour ses lois s'étendra jusqu'à lui.
Qu'il apprenne de moi la vérité sévère,
Et ce que Rome pense, et ce qu'elle peut faire.
Je puis périr sans doute en osant le braver ;
Mais c'est en risquant tout que l'on peut tout sauver.
Nature, hymen, amour, ô droits sacrés de l'homme!
O sainte liberté, divinité de Rome!
Vous remplissez ce cœur, incapable d'effroi ;
Et je sens qu'Appius peut trembler devant moi.
Mais le voici

SCÈNE II.

ICILIUS, APPIUS, SPURIUS.

Licteurs au fond du Théâtre.

APPIUS, *à Spurius, dans l'enfoncement.*

Tu vois la fureur qui l'agite.
Je veux en l'écoutant juger ce qu'il médite.
La bouillante colère est prompte à se trahir ;
Laissons-là s'exhaler, afin de la punir.
Laisse-nous.

(*Spurius sort.*)

ICILIUS, *à part.*

Quel orgueil est peint sur son visage.

APPIUS.

Eh bien! de mon pouvoir quand je suspend l'usage,
Qu'est-ce qu'Icilius peut encore esperer?
Qu'elle grace nouvelle ose-t-il implorer?

ICILIUS.

Une grace! Ce mot est fait pour le coupable,
Et nom pour un Romain à vos yeux respectable,
Un magistrat chéri de ses concitoyens,
Qui sut venger leurs droits et soutiendra les siens.

APPIUS.

Je vois qu'Icilius, que le joug importune,
Croit encore tonner du haut de la tribune;
Qu'il voudroit être encor ce tribun factieux,
De la division moteur séditieux,
Puissant par la discorde et grand par l'anarchie,
Dont, graces à nos lois, Rome s'est affranchie;
Qu'il voit d'un œil jaloux le bien qu'il n'a pas fait;
Mais Rome, malgré lui, nous doit ce grand bienfait
De l'ordre retabli, de l'union publique....

ICILIUS,

Laissez de ces grands noms le faste chimérique,
Ici bien vainement à toute heure étalé:
Les mots ne sont plus rien, quand les faits ont parlé.
Et qu'est-ce donc enfin que les lois les plus belles,
Si le législateur se met au-dessus d'elles?
O fruit de vos travaux, bien précieux, bien doux!
Pour nous l'obéissance, et l'empire pour vous.
Croyez-vous de ses droits Rome si mal instruite,
Et dans tous les esprits la vérité détruite?
Croit-on l'anéantir en étouffant sa voix?
Non, elle parle encore et crie au nom des lois;
Elles ne seront pas vainement invoquées.
Pour vous comme pour nous les limites marquées,
Sont le rempart sacré, sont l'écueil éternel
Ou viendra se briser tout pouvoir criminel.
Aveugles décemvirs! que votre ame est trompée!
Qu'elle place en nos cœurs vous auriez occupée,
Si, lorsque votre ouvrage à son terme est venu,
Contens de cet honneur par vos soins obtenu,
Contens d'avoir assis sur un juste équilibre

Les pouvoirs partagés, ressorts d'un état libre,
Vous eussiez, déposant la pompe des faisceaux,
Descendu noblement au rang de vos égaux,
Sans prétendre de nous un plus digne salaire
Que d'obéir aux lois que vous veniez de faire!
Qu'alors vous étiez chers à nos concitoyens!
Que vous deveniez grands à leurs yeux comme aux miens!
Combien votre mémoire eût été révérée!
Mais ces touchans attraits d'une gloire épurée
Au despotique orgueil sont trop indifférens;
Ce sont-là des plaisirs inconnus aux tyrans.

APPIUS.

Quoi! nous aurions compté sur la réconnoissance
D'un peuple que toujours trompa son inconstance;
Qui cherit ses flatteurs et qui hait son appui,
Qu'enfin l'on est forcé de servir malgré lui!
Les salutaires lois que nous avons dictées,
Ne pouvoient que par nous être bien cimentées.
Quand il en sera temps, nous saurons renoncer
A cette autorité qu'il nous faut exercer.
Ses effets jusqu'ici n'ont rien dont je rougisse:
Par-tout règne le calme, et la paix protectrice,
Pour la première fois, habite en nos remparts.
Rome enfin a cessé de voir le champ de Mars,
De la sédition tumultueux théâtre,
Etaler des partis la lutte oppiniâtre.
Il falloit terminer ces débats odieux.

ICILIUS.

Des oppresseurs adroits langage insidieux.
Qui ne séduit que trop la foiblesse indolente!
La liberté, sans doute, est souvent turbulente:
C'est en la disputant qu'on peut la maintenir.
Un sujet a tout fait quand il sait obéir;
Il suffit d'être vil pour savoir être esclave:
Le citoyen doit être et vigilant et brave.
Tout s'achète en un mot; et le plus précieux,
Le plus cher des présens que nous ont faits les dieux,
La liberté, toujours aux peuples enviée,
Pourroit de quelques soins paroître trop payée!

Il faudra des tyrans en croire les discours!
Qui ne les connoît pas? Ils appellent toujours
Du nom d'ordre et de paix l'autorité sans borne,
Le dévouement muet, la servitude morne;
Et décorent ainsi des titres les plus beaux,
Le silence des morts et la paix des tombeaux.
Cette paix cependant peut les tromper eux-mêmes:
Tranquilles, et du haut de leurs grandeurs suprêmes,
Croyant éterniser un stupide sommeil,
Ils ne pressentent pas le moment du reveil.
Ce réveil, c'est la foudre.

APPIUS.

Et l'on croit sur nos têtes
Faire éclater bientôt ces soudaines tempêtes?..
J'entends: Icilius daigne enfin m'avertir
Des dangers dont ici l'on veut nous investir.
Il vient sur Appius essayer la menace.
J'ignore quel espoir peut fonder tant d'audace;
Je lui dirai pourtant, pour prix de ses conseils,
Que nous ne redoutons ni lui ni ses pareils;
Qu'à respecter nos droits s'il ne peut se contraindre,
Il en est un du moins que peut-être il doit craindre,
La force; et contre lui justement exercé...

ICILIUS.

La force n'est un droit qu'aux yeux de l'insensé,
Qui ne se souvient pas qu'en suivant sa maxime,
On peut du même droit le rendre la victime.
La force!.. et qui t'a dit que tu l'aurois toujours?
Que dis-je? est-elle à toi? Compte tous les secours
Qui fondent un moment cette force empruntée:
C'est pour un autre emploi qu'elle te fut prêtée.
Ce sont les bras d'autrui qui te font tout puissant;
Tu diriges d'un mot leur glaive obéissant;
A leur devoir encor ils pensent satisfaire;
Mais qu'ils ouvrent les yeux, qu'un moment les éclaire
Et l'oppresseur si fier va voir au même instant
Sa solitude affreuse ou plutôt son néant.
Ce maître impérieux n'est plus qu'un vil coupable;
Il invoquoit la force, et la force l'accable;
D'autant plus malheureux, quand son règne est passé,

Que

Que sur son propre sort lui-même a prononcé,
Que rien en sa faveur ne peut se faire entendre,
Et qu'à la pitié même il ne peut plus prétendre.
La vengeance publique insulte à son trépas ;
Et mourant dans la fange, on ne le plaindra pas.
Voilà ce qu'est la force : apprends qu'il n'en est qu'une
A l'abri des revers : la volonté commune.
C'est elle qui peut tout sous le saint nom de loi,
Qui fait les magistrats, qui légitime un roi.
Son principe est sacré : c'est la justice même,
Qu'au fond de tous les cœurs grava l'être suprême.
Elle unit les mortels, tous égaux à ses yeux :
L'erreur fit les tyrans, et la loi vient des cieux.

APPIUS.

J'ai voulu jusqu'au bout me forcer à t'entendre,
Et voir enfin de toi ce que je dois attendre.
C'est assez, et ton cœur a parlé sans détour.
Je le croyois rempli des soins de son amour,
J'ai cru que le péril qui devant moi t'amène,
Devoit seul...

ICILIUS.

Va, jamais dans une ame romaine,
De l'amour, de l'hymen le plus tendre lien
Ne peut faire oublier les droits de citoyen.
Tous ces nœuds réunis forment la même chaîne ;
Ils sont de mes devoirs la règle souveraine ;
Et je viens en leur nom dévoiler la noirceur
D'un traître, de nos droits criminel oppresseur,
Qui s'armant contre nous des traits de l'imposture,
Outrage impunément l'hymen et la nature.

APPIUS.

Un trop grand intérêt doit vous rendre suspect.
Un amant emporté, qui, même à mon aspect,
Veut résister aux lois, alors qu'on les réclame,
Et contre Claudius...

ICILIUS.

Qui ? cet agent infâme,
Du plus lâche complot le plus lâche instrument,
Et trop indigne objet de mon ressentiment ?
Non, ce n'est pas à lui que mon courroux s'adresse,

Je l'apperçois à peine au sein de sa bassesse.
Mais je distingue ailleurs dans un projet si noir
Non moins de perfidie et bien plus de pouvoir.
Je sais tout, je vois tout : la main qui nous accable;
L'attentat que l'on ose est d'un plus grand coupable,
D'un ennemi puissant qui veut cacher ses coups,
Que je puis démasquer : un autre...

APPIUS.

Et qui donc ?

ICILIUS.

Vous,
Vous, qui conduisant seul cette trame impunie,
Du plus honteux amour brulez pour Virginie.

APPIUS, *troublé.*

Moi!

ICILIUS.

Vous-même; et ce front où se peint la terreur,
Où la confusion se mêle à la fureur,
Ce front qui vous accuse, et même ce silence,
Commandé par le trouble et par la conscience,
Tous ces aveux muets ont trop manifesté
Le crime qui rougit devant la vérité.

APPIUS.

J'ai dû rougir du moins de cet indigne outrage,
De l'excès où s'emporte une insolente rage
Qu'une prompte justice eût déja su punir,
Si je n'avois encor daigné me souvenir
Que cet Icilius qui se rend si coupable,
Fut long-tems revêtu d'un titre inviolable.
Sans ce dernier égard qui coûte à ma fierté,
Il eût senti le poids de mon autorité.
Son audace l'irrite, et ma bonté l'enchaîne.
Qu'il juge à cet effort, malgré toute sa haine,
Si l'absolu pouvoir déposé dans ma main,
Sait encor révérer les droits du nom romain;
Et que de ses transports domptant la violence,
Il respecte dans moi les lois et leur puissance.

ICILIUS.

Vous attestez les loix, vous qui les profanez!
Qui malgré Rome entière aujourd'hui retenez,
Un pouvoir dont ces lois ont borné la durée!

Une juste puissance à mes yeux est sacrée.
La vôtre ne l'est plus, la vôtre a dû finir ;
Elle peut opprimer et ne sauroit punir.

APPIUS.

Elle peut à l'instant assurer ma vengeance ;
Je sais la rendre au moins terrible à qui m'offense.
Craignez-en les effets.

ICILIUS.

J'ose en braver les coups.
Je suis Romain : ici je ne vois plus en vous
Qu'Appius ravisseur, Appius sacrilège,
Complice détesté d'un fourbe qu'il protège.

APPIUS.

C'en est trop, téméraire, et bientôt dans les fers...

ICILIUS.

Comble sur moi l'horreur de tes complots pervers.
Appelle contre moi tes lâches satellites ;
Mais toi-même...

APPIUS.

Je sais tout ce que tu médites.
Je sais trop que ta haine et ton ambition
Ne respirent que trouble et que sédition.
Mais je te préviendrai, je me ferai justice :
Tu l'as trop mérité. Licteurs, qu'on le saisisse,
Lui-même, Icilius.

ICILIUS. (*Les licteurs l'environnent.*)

Et c'est où je t'attends.
Montre-toi tout entier, Appius ; il est tems
De montrer aux Romains tout ce qu'on leur prépare,
Et de les révolter contre un joug si barbare.
Ils sauront mettre un terme à tant d'impunité.
Si Lucrèce aux Romains rendit la liberté,
Les fers d'Icilius, l'affront de Virginie
Pourront des décemvirs finir la tyrannie.

(*Il sort.*)

APPIUS.

Allez, qu'à la prison l'on entraîne ses pas.

SCENE III.

APPIUS, *seul.*

De tes emportemens je crains peu les éclats.
Sois sûr que ta fureur à toi seul est funeste.
Je perdrai le rival que mon amour déteste.
Cet amour dans mon cœur me demandait ta mort;
Tu m'en as fait rougir : c'est l'arrêt de ton sort.
La prison et la nuit couvriront ma vengeance.
Qu'un exemple effrayant cimente ma puissance,
Et que les plus hardis tremblent de m'irriter.

SCENE IV.

APPIUS, PLAUTIE.

PLAUTIE.

QUAI-JE appris? qu'ai-je vu? qu'ose-t-on attenter?
Icilius aux fers! ta cruauté jalouse
Enchaîne un citoyen réclamant son épouse,
Un Romain, un tribun justement révéré,
Et dont le caractère en ces murs fut sacré!
Ma fille, dans les bras de ses femmes tremblantes,
Envain élève au ciel ses plaintes innocentes.
Son époux à mes yeux traîné par les licteurs...

APPIUS.

Je devois réprimer ses coupables hauteurs;
Et menacé par lui d'une révolte ouverte...

PLAUTIE.

Ah! de tout tes desseins la trame est découverte.
Lui-même m'a tout dit et tout est pénétré.
Tu pensois, sous l'abri d'un pouvoir abhorré,
Deshonorer ma fille et consommer ton crime,
D'un détestable amour la rendre la victime;
Et mon cœur soulevé de cet excès d'horreur,
A droit de t'accabler de toute sa fureur.
Je veux, à tous les yeux montrant ton ame impure,
Effrayer un tyran des cris de la nature.

APPIUS.

Appius contre vous dédaigne de sévir,
Madame; mais songez...

PLAUTIE.

Prends garde, décemvir.
Tu n'as pas bien connu le pas où tu t'engages.
A flétrir dans nos bras de si précieux gages,
Des droits si chers du sang et de l'humanité,
Tu sais, c'est nous ravir plus que la liberté.
Rome a pu trop long-tems voir la sienne asservie,
Voir sous un joug affreux nos biens et notre vie.
Mais qu'au moins sous tes loix qui nous ont tout ôté,
L'innocence, l'honneur, puisse être en sûreté ;
Oui, ce peuple guerrier qu'enferment ces murailles,
Quiconque a des enfans, un cœur et des entrailles,
Devient ton ennemi dans de périls si grands,
Et la nature encor peut plus que les tyrans.

APPIUS.

Eh bien! jusqu'à ce point ma puissance offensée...

SCENE V.

APPIUS, PLAUTIE, LE CHEF *des Licteurs.*

LE CHEF *des Licteurs.*

SEIGNEUR, d'Icilius la prison est forcée.
Le peuple lui formant de nombreux défenseurs,
A brisé les faisceaux, repoussé les licteurs.
Il a fallu céder à cette aveugle rage.
Le tumulte s'accroît ; et si dans cet orage,
Vous n'opposez la force aux mutins enhardis,
Bientôt les décemvirs cessent d'être obéis.

APPIUS.

J'ai de quoi réprimer une foule rebelle,
Et je n'ai point appris à trembler devant elle.
Je vais dans un moment, malgré ces vains complots,
D'un courroux passager faire tomber les flots.
Qu'à ta voix nos soldats viennent ici se rendre ;
Va, que du capitole on les fasse descendre ;
Et je leur porterai mes ordres absolus.
Les Romains mutinés connoîtront Appius.
Va.

(*Le chef des licteurs sort.*)

PLAUTIE.

Tourne contre nous au gré de ta furie,

Les glaives destinés à servir la patrie.
Impose par la force aux Romains étonnés,
Et poursuis jusqu'au bout tes projets forcenés.
Le ciel les confondra : va, j'attends sa vengeance ;
Ou s'il pouvoit jamais, trompant mon espérance,
Abandonner ma fille à tes noirs attentats,
Il faut auparavant m'immoler dans ses bras.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

APPIUS, *seul.*

Moi ? je redouterois une foule inconstante
Que toujours du pouvoir l'appareil épouvante,
Et dont l'ardeur s'exale en éclats d'un moment !
Odieux ennemi, non, Rome vainement
S'oppose à ma fureur à te perdre animée :
Ma haine en est plus forte et sera mieux armée.
On fait en ta faveur un inutile effort.
Qui brave les faisceaux, craint le fer et la mort :
Je sens à tout moment dans cette ame ulcérée
S'accroître les fureurs dont elle est dévorée.
Le jour fuit, et déjà de ses voiles obscurs,
La nuit..

SCENE VII.

APPIUS, SPURIUS.

SPURIUS.

Virginius revole vers ces murs.
Septime près du camp l'a trouvé sur sa route.

APPIUS.

Mon ordre...

SPURIUS.

Un autre avis l'a prévenu, sans doute.
Septime est revenu pour vous en avertir.
Appius à me croire auroit pu consentir.
Il eût pu ce matin détourner la tempête
Que chaque instant amasse et grossit sur sa tête.
Contre tant d'ennemis...

APPIUS.

Je pourrois lui céder !

Quiconque peut fléchir ne sait pas commander.

SPURIUS.

Le danger doit du moins conseiller la prudence.
Vous voyez de ce peuple où va la violence.
La crainte, le respect ne le retiennent plus;
Et fier d'avoir brisé les fers d'Icilius,
Plus fort sous un tel chef, il éclate, il menace.
Jusques dans ce palais peut-être son audace
Eût porté la revolte et la sédition,
Sans la terreur qu'à Rome inspire votre nom.
Mais qui sait si ce frein peut long-tems les contraindre?
Le sénat ennemi, pour nous non moins à craindre,
Trop jaloux d'un pouvoir qu'il voudroit ébranler,
Au temple de Vesta parle de s'assembler.
Prévenez ses dssseins, tout vous en sollicite.
Ordonnez; Claudius renonce à sa poursuite,
Et s'avouant trompé, ne s'obstinera pas...

APPIUS.

Après ce que j'ai fait, moi, reculer d'un pas!
Qui? moi? voir triompher le rival qui m'outrage!
Ah! cette seule idée a redoublé ma rage.
L'obstacle, le péril ne sert qu'à l'irriter.
Au cours de nos destins laissons-nous emporter.
Ne t'exagere plus une crainte frivole.
Viens, ce corps de soldats qui veille au capitole,
Descendu dans la ville, y portera l'effroi.
Marchons au devant d'eux; viens, te dis-je, suis-moi.
Préparons tout: je veux, au retour de l'aurore,
Je veux sur l'ennemi qui me résiste encore,
Assouvir un courroux que l'on prend soin d'aigrir,
Lui ravir ce que j'aime, et régner ou périr.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

(La scène est, comme au premier acte, dans la maison de Virginius, et se passe dans la nuit.

SCENE PREMIERE.

ICILIUS, PLAUTIE, *portant* VIRGINIE *entre leurs bras : elle est évanouie. On la pose sur un siége. Femmes suivantes. Romains. Esclaves avec des flambeaux.*

PLAUTIE.

AH, ma fille ! ah, grands dieux ! ma chère Virginie !
Entends, entends ma voix, et reviens à la vie.

ICILIUS.

Ses sens de tant d'effroi sont encore saisis.
(*Aux Romains.*)
Nos soins vont la calmer. O généreux amis !
Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnoissance !
Votre zéle intrépide a pris notre défense.
Virginie arrachée à ce lieu criminel,
Retrouve, grace à vous, le foyer paternel.
Mais vous voyez, hélas ! quel trouble la déchire.
Allez de tant d'assauts souffrez qu'elle respire,
Qu'elle revienne enfin de son saisisement :
Près d'elle nos secours s'empressent vainement,
Si ce tumulte affreux, dans l'horreur qui la presse,
Effrayoit plus long-tems sa timide foiblesse.
Nos malheurs sont des droits à vos bienfaits nouveaux. (*Ils se retirent.*)
J'ose encore y compter. Ecartez ces flambeaux ;
(*Il s'éloignent.*)
Esclaves, laissez-nous. Virginie !... Ah, madame !
Tant de coups redoublés ont accablé son ame....
Mais j'apperçois Ménés, et les dieux l'ont conduit.

Scène

SCENE II.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, *femmes suivantes*, MENÉS, *et un moment après* VIRGINIUS *en habit de guerre.*

MENÉS.

ILS nous ont exaucés : Virginius me suit.

PLAUTIE.

Mon époux ! ah ! reviens, viens secourir ta fille :

VIRGINIUS.

En quel état, ô ciel ! je revois ma famille !
Virginie !

VIGINIE, *revenant à elle par dégrés. Elle apperçoit son père, pousse un cri et se jette dans ses bras.*

Ah !.. mon père ! est-il vrai ? Juste ciel !

PLAUTIE.

Chère enfant, sors enfin de ce trouble mortel.

VIRGINIUS.

Ma fille !

VIRGINIE.

Rappellez ma raison confondue ?
Mon père, quel pouvoir à vos bras m'a rendue ?
Qui m'a pu dérober à tant d'ojets affreux ?
Hélas ! je crois sortir d'un songe douloureux.

ICILIUS.

De ce palas impur mon bras t'a retirée.

VIRGINIE.

Icilius, c'est toi, toi qui m'as délivrée !
Ne reverrai-je plus ces farouches licteurs,
Ces ennemis pervers, ces monstres imposteurs,
Ce traître Claudius, ce tribunal horrible,
Cet Appius encore à mes yeux plus terrible ?

VIRGINIUS.

Tu vois Virginius ; tu vois ton père.

VIRGINIE.

Hélas !
Que cet instant m'est doux ! serrez-moi dans vos bras ;
Pressez sur votre sein ce cœur tendre et fidele,
Sentez le palpiter sous la main paternelle.
Et savez-vous quels maux dans ce cœur désolé ?..

VIRGINIUS.

Ménés m'a tout appris : j'ai couru, j'ai volé.

Je rentrois dans ces murs, tout plein de mon outrage
Tout ce qui devant moi s'offre sur mon passage,
Me frappe à chaque instant d'une nouvelle horreur,
La nuit qui m'environne augmente ma terreur.
Un bruit tumultueux, les flambeaux et les armes
Le désordre, les cris, le trouble et les alarmes,
Me suivent dans ces lieux, au pied de ces autels,
Au sein de mes foyers, où les dieux immortels
Attendoient les sermens du plus saint hymenée.
Hier, hier encor j'ai cru cette journée
Celle de ton bonheur, de ma félicité,
Et pour premier objet à mes yeux présenté,
Je revois dans les pleurs une fille si chère,
Et prête à sucomber dans les bras de sa mère!
Suis-je dans Rome, ô ciel! et suis-je encor romain?
Est-ce là notre sort? Quoi! tandis que ma main
Contre nos ennemis combat pour la patrie,
De cet affront sanglant ma famille est flétrie!
Qui donc peut le souffrir? et quels cœurs assez bas
Sans indignation verroient ces attentats?

PLAUTIE.

En est-il qu'Appius aujourd'hui ne médite?
La coupable Barcé par ses présens séduite,
A son indigne amour ce Glaudius vendu ...

VIRGINIUS.

Qu'entens-je? à chaque mot je reste confondu.
Tu t'es trompé, tyran : la rage qui t'anime,
Avant de triompher, me prendra pour victime.
Tu ne sais pas encor quel est Virginius;
Et certes les Romains me sont bien mal connus,
Si l'on tolère en toi l'infâme tyrannie,
Qui jadis dans Tarquin ne fut pas impunie.
Oui, quoique dans ces murs nos bras soient désarmés,
La vengeance est une arme au cœur des opprimés.
L'excès des attentats en est souvent le terme.

ICILIUS.

Je vois que dans son sein Rome du moins renferme
De braves citoyens ennemis des pervers;
Ils ont pris ma querelle, ils ont brisé mes fers,
Ces fers dont aujourd'hui l'ennemi qui m'opprime
Crut devoir me charger pour consommer son crime.

De cette liberté mon amour s'est servi ;
Et tandis qu'Appius de peu des siens suivi,
Alloit au capitole assembler ses cohortes,
Nous marchons au palais, j'en enfonce les portes ;
Je cours à Virginie, et d'un bras furieux,
Je l'arrache aux licteurs : hélas! ses tristes yeux,
Dans ce terrible instant fermés à la lumière,
Se sont rouverts enfin, et pour revoir un père.
Ne croyez pas pourtant le péril écarté.
Le féroce Appius, de sa honte irrité,
Des dernieres horreurs, sans doute, nous menace :
Sachons quels nouveaux coups prépare son audace.
Je vais m'en assurer, et veux dans un moment
Vous informer moi-même...

VIRGINIE.

Où vas-tu, cher amant ?
Je frémis des dangers où ton amour t'expose.
Connois-tu le tyran ? sais-tu tout ce qu'il ose ?
Sais-tu contre tes jours ce qu'il peut attenter,
Que la nuit couvrira les coups qu'il peut porter ?
Et tu peux t'éloigner ! et malgré ma prière....

ICILIUS.

Votre époux sans effroi vous laisse avec un père.
Je crains peu pour ma vie : hélas ! elle est à vous.
L'orage suspendu gronde toujours sur nous.
Voyons ce qu'Appius peut encore entreprendre,
Ce que font nos amis, s'ils peuvent nous défendre.
Je vous quitte, il le faut, et revole en ces lieux.
Toi Ménés, suis mes pas. (*Il sort.*)

SCENE III.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, *femmes suivantes.*

VIRGINIE.

PROTEGEZ-LE, grands dieux !
Dieux! vous avez voulu dans mon malheur extrême
Entraîner à la fois tout ce que mon cœur aime.
Ah! le tems n'est pas loin où j'eus cette douceur
De voir tous ce que j'aime heureux de mon bonheur.
Un jour a tout détruit, et dans cette demeure,

C'est pour moi qu'on frémit, c'est sur moi que l'on pleure :
Quel changement le sort à ma perte obstiné,
Pour en être témoin vous a-t-il ramené ?
Seroit-ce donc en vain que j'ai revu mon père ?

PLAUTIE.

Non, je ne puis penser qu'Appius persévére
Dans l'horrible projet qu'il croyoit achever.
Il voit nos citoyens, prompts à se soulever,
De son autorité renverser la barrière :
Voudra-il contre lui révolter Rome entière ?
(*A Virginius.*)
Vous ne repondez rien, et muet de douleur...

VIRGINIUS.

Ma douleur qui se tait est toute dans mon cœur.
Ce cœur trop indigné souffre dans le silence ;
De ses propres transports il craint la violence.
O braves compagnons qui m'avez vu cent fois
Prodiguer tout mon sang pour Rome et pour ses lois !
Vous qui me chérissez, si du moins à cette heure,
Vos yeux pouvoient percer dans ma triste demeure,
S'ils voyoient les horreurs de cette affreuse nuit,
Les victimes, ô ciel ! qu'Appius y poursuit,
Et tout ce que le crime y fait naître d'alarmes,
Ce que la tyrannie y fait verser de larmes...
Ils ne le savent pas : de mes revers honteux
Le premier bruit à peine a retenti vers eux.
Ils le sauront, sans doute... Eh, qu'importe ! le crime
Précipite ses coups, nous frappe et nous opprime.
La justice des dieux trop tard, trop tard, hélas !
Vient venger l'innocence et ne la sauve pas.

PLAUTIE.

Ils ne trahiront pas une cause si chère.

SCENE IV.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, ICILIUS, MÉNÉS, *femmes suivantes.*

PLAUTIE.

Eh bien ! Icilius, que faut-il que j'espère ?

ICILIUS.

Nos malheurs sont au comble et ne laissent plus voir

D'autre secours pour nous que notre désespoir.
Appius désormais dans Rome est le seul maître.

VIRGINIE.

O ciel !

PLAUTIE.

Lui !

ICILIUS.

Les soldats aux ordres de ce traître,
Du haut du capitole à sa voix descendus,
Se sont de tous côtés dans nos murs répandus.
Le peuple est consterné, l'épouvante le glace.
Tout se tait, tout a fui le glaive qui menace.
Nos plus braves amis, par la crainte enchaînés,
Eux-mêmes en gémissant nous ont abandonnés.
Furieux, implacable et fier de sa puissance,
Appius hautement annonce la vengeance,
Respire les forfaits et s'apprête à ravir
Le fruit...

SCENE V.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE, MÉNÉS, LE CHEF *des licteurs*, *femmes suivantes*.

LE CHEF *des licteurs*.

J'APPORTE ici l'ordre du décemvir.
Les lois arment sa main pour confondre l'audace.
Dès qu'au jour renaissant la nuit aura fait place,
Devant son tribunal il cite Claudius,
Virginie et sa mère, et vous, Virginius,
Il vous attend : gardez qu'une nouvelle offense
Ne l'oblige à lever le bras de la vengeance.
Si l'on osoit encor méconnoître ses droits,
La force peut dompter ceux qui bravent les lois.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE, MÉNÉS, *femmes suivantes*.

PLAUTIE.

QUOI ! devant ce tyran que la vertu redoute,

A ce vil tribunal!..

VIRGINIUS.

J'irai, j'irai, sans doute :
Je vous y conduirai.

VIRGINIE.

Que dites-vous ? ô cieux !
Moi soutenir l'aspect de ce monstre odieux !

PLAUTIE.

Lui qui poursuit sa proie, et de qui l'ame altière,
Brûlant pour Virginie...

VIRGINIUS.

Il n'a pas vu son père ;
Et quelque emportement qu'il nous ose annoncer,
C'est devant moi du moins qu'il faudra prononcer.

ICILIUS.

Est-il pour un tyran quelque droit respectable ?
Pensez-vous que ce cœur farouche, impitoyable,
Soit, même à votre aspect, de remords combattu ?
Ah ! l'injustice armée insulte à la vertu.
Non, n'abandonnons pas ce lieu qui nous rassemble :
Notre plus doux espoir est de périr ensemble.
Voyons si jusqu'ici ses barbares soldats
Oseront apporter le fer et le trépas,
Profaner cet asyle, et d'un bras sacrilège
Violer ces autels dont l'aspect nous protège.

PLAUTIE.

C'est notre seul recours, c'est le dernier, hélas!
Seigneur, ma fille et moi nous mourrons dans vos bras.

VIRGINIE.

Je n'implore et n'attends que cette seule grace.
(*Elle tombe à genoux auprès de l'autel.*)
Par cet autel sacré que devant vous j'embrasse,
Par ces feston, garants d'un sort moins inhumain,
Que pour un autre usage assembla cette main ;
Ces ornemens d'hymen, pour moi si pleins de charmes,
Que je ne croyois pas si tôt tremper de larmes ;
Ah ! ne m'arrachez pas à ces dieux protecteurs,
Dont j'oppose l'image à mes persecuteurs,
Irai-je au tribunal où le tyran m'entraîne,
Souffrir tous les affronts préparés par la haine,
Par un barbare amour mille fois plus affreux ?

Je ne sais quelle voix, dans ce cœur malheureux,
D'un présage sinistre effrayant ma pensée,
Me dit que par vous-même à ma perte pousée.
Si pour vous attendrir mes pleurs sont superflus,
Si je sorsde ces lieux, je ne les verrai plus.
Acet asyle saint confiez l'innocence;
Et s'il ne peut lui-même assurer ma défense,
J'embrasserai du moins dans mes derniers adieux,
Ma mère et mon époux, et mon père et mes dieux.

VIRGINIUS.

Tu me perces le cœur: ah! fille infortunée,
Par quel transport aveugle es-tu donc entraînée,
Verrai-je fondre ici tes ravisseurs cruels,
Et disputer ma fille à ces bras paternels?
Les verrai-je outrager ces autels et ta mère,
Ah! si me reservant cette apreuve dernière,
Le sort m'offroit ici cette scène d'horreur,
Ton père expireroit de honte et de fureur.
Ai-je revu ces murs pour fuir devant le crime
Pour venir m'y cacher à lamain qui m'opprime,
Pour n'oser soutenir les regards d'Appius?
Ce superbe tyran verra Virginius.
S'il poursuit contre nous son atroce injustice,
Aux yeux de Rome entière il faut qu'il l'accomplisse,
Et je saurai du moins avant que de mourir,
Ce que Rome aujourd'hui peut permettre et souffrir.

ICILIUS.

Et qu'en attendez-vous? Qu'espérez-vous dans Rome?
Son génie abattu tremble devant un homme.
La guerre, en ce moment, ne laisse en ses remparts
Qu'un peuple désarmé, de femmes, de vieillards;
Les glaives d'Appius la remplissent de crainte;
Ses plus braves enfans sont hors de son enceinte;
Ils sont au camp... Eh bien! c'est là qu'il faut courir;
C'est leur bras protecteur qui peut seul nous couvrir.
Remettons sous leur garde et la mère et la fille:
Que de Virginius la plaintive famille
Se rassure au milieu de ces dignes guerriers,
Sous l'abri de leur glaive et sous leurs boucliers,
D'un si noble dépôt leur vertu sera fière.
Et qui d'eux, à l'aspect d'un si malheureux père,

De l'innocence en pleurs qui vient les implorer,
Et de vos cheveux blancs qu'on veut déshonorer,
Ne ressentira pas ce courroux magnanime,
Cette indignation qui fait pâlir le crime?
J'entends déja leurs cris poussés de toutes parts;
Leurs cris retentiront jusques dans nos remparts.
Et que sais-je, grands dieux! peut-être leur courage
De notre liberté va commencer l'ouvrage.
Ainsi Rome autrefois, dans des périls moins grands,
Du haut du Mont Sacré fit trembler ses tyrans.
C'est à vous qu'on devra ce retour si prospère.
Que tardez-vous? allons... Vous balancez mon père
Doutez-vous un moment du cœur de nos soldats?

VIRGINIUS.

Près d'eux depuis trente ans nourri dans les combats,
Je leur rends trop justice, et pourrois sans alarmes,
Confier ma famille à mes compagnons d'armes.
Je sais qu'un vieux soldat, jaloux de son honneur,
Leur pourroit sans rougir montrer tout son malheur.
Mais crois-tu qu'Appius que chaque instant irrite,
Nous laisse encore ici le pouvoir de la fuite?
Peux-tu douter, mon fils, que déja ses soldats,
Dispersés dans ces murs, n'observent tous nos pas?
Ne me conseille point de tenter l'impossible.
J'oppose à l'oppresseur un courage invincible;
Et sur son tribunal, d'un regard affermi,
J'oserai défier mon indigne ennemi,
Dans les transports affreux qu'en mon ame il fait naître,
Je sens que j'ai besoin de l'aspect de ce traître.
Ce n'est que devant lui que je puis éclater...
Que dis-je? ce n'est plus le tems de consulter.
(*La nuit se dissipe par dégrés sur la Scène.*)
Des premiers traits du jour cette enceinte s'éclaire.
(*A sa fille.*)
Viens, marche sous l'appui de ce bras tutélaire,
Et souviens toi sur-tout que je suis près de toi.

PLAUTIE.

Vous voulez!...

VIRGINIUS.

Je le veux. Venez, et suivez-moi.

Non

Mon courage s'indigne en voyant vos alarmes.
(*Il ôte son casque et son épée.*)

PLAUTIE.

Eh! dans ce moment-ci vous déposez vos armes.

VIRGINIUS.

La loi me les défend, quand je suis dans ces murs..
Elles seroient d'ailleurs des secours trop peu sûrs.:
Ta défense, ma fille, est dans le cœur d'un pére.

ICILIUS.

Vous ranimez le mien. Je vous en crois; j'espère
Que du sort vos vertus fléchiront le courroux,
Et d'un pouvoir coupable arrêteront les coups.
C'est pour nous sauver tous que le ciel vous ramène.

VIRGINIE.

Entendra-t-il nos vœux?

VIRGINIUS.

Ma fille, sois Romaine,
Et prends les sentimens dont je suis animé:
Crois que pour ton honneur je suis toujours armé.
Allons, Icilius, prenez soins de Plautie;
Et moi, je conduirai les pas de Virginie.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(Le Théâtre représente le forum. Le tribunal d'Appius est placé dans le fond. On doit voir sur les côtés, des temples, des portiques, la tribune aux harangues, et des soldats dans l'éloignement.)

SCENE PREMIERE.

VIRGINIUS, MENÉS.

MÉNÉS.

VIRGINIE et sa mère, en proie à la terreur,
S'arrêtent aux autels de Jupiter vengeur.
Icilius rassure et soutient leur courage;
Et comme impatient de défier l'orage.
Virginius s'arrache à leurs timides bras;
Il court, se précipite, et devance leurs pas.

VIRGINIUS.

Ah! la rage m'entraîne, et cette ame si ferme
Ne peut plus soutenir le poids qu'elle renferme.
Mon indignation s'irritoit de leurs pleurs.
Trop plein de ses transports, oppressé de douleurs
Ce cœur de tous côtés cherchoit à se répandre;
J'allois, je m'adressois à qui pouvoit m'entendre.
Je croyois qu'en ces lieux, où ce peuple indompté
A respiré long-temps l'air de la liberté,
Il ne livreroit pas à cette honte amère
Un guerrier vertueux, un citoyen, un père.
Mais l'épouvante enchaîne et leurs cœurs et leurs mains,
Et l'infortune est seule au milieu des Romains.

MÉNÉS.

Du sénat cependant l'élite réunie
Elève enfin sa voix contre la tyrannie,
Brave les décemvirs, et tout semble annoncer
Que las de les souffrir, il veut les renverser.

VIRGINIUS.

Et qu'attendre d'un corps où la discorde règne,
Qui livre à l'esclavage un peuple qu'il dédaigne
Voudra-t-il nous servir contre un patricien
S'il vouloit en effet nous prêter son soutien;
Si tels sont ses desseins, qui peut donc les suspendre?

MÉNÈS

Si j'en crois un bruit sourd qui vient de se répandre,
Le sénat en secret portant des coups plus sûrs,
Sollicite l'armée et l'appelle en ces murs,
Aux tribuns des soldats en remet la conduite.
Déjà même l'on dit que, marchant a leur suite,
Bientôt nos légions rentrent dans ces remparts.
Vous verrez Appius pressé de toutes parts.

VIRGINIUS.

Et cependant en proie à ses fureurs sinistres...
Les vois-tu du tyran ces farouches ministres,
Tout prêts d'environner son affreux tribunal,
S'il osoit contre nous porter l'arrêt fatal!..
Ah! pour venger l'honneur tout devient légitime....
Nature! tu frémis!.., j'apperçois la victime.
Elle approche en tramblant.

SCÆNE II

VIRGINIE, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIUS, MÉNÈS, *Femmes suivantes.*

PLAUTIE.

O cher époux! hélas!
En quels funestes lieux à-t-on conduit nos pas?

VIRGINIE.

C'est ici que bientôt notre sort se décide.

ICILIUS.

Voilà ce tribunal oppresseur, homicide,
Où le crime impuni s'assied insolemment.

VIRGINIE.

O, mon père!...

VIRGINIUS

Ma fille!

VIRGINIE.

Où suis-je? et quel moment!

VIRGINIUS.

Va, ta vertu jamais ne peut t'être ravie.
On est sûr de l'honneur en méprisant la vie.
Ne préfères-tu pas la mort au déshonneur?

VIRGINIE.

Ce noble sentiment est au fond de mon cœur
Imprimé par le ciel, et nourri par mon père.

VIRGINUS.

Ton cœur répond au mien: c'est assez, et j'espère
Que le ciel irrité ne me forcera pas....

PLAUTIE.

Ah! seigneur, voyez-vous s'avancer ces soldats,
Qui par-tout du forum occupent les limites?
Voyez-vous d'Appius les nombreux satellites?
Tout un peuples effrayé semble fuir devant eux.
Le décemvir approche... il paroît... justes dieux!

SCÈNE III.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, ICILIUS, MÉNÉS, *Femmes suivantes.* APPIUS, CLAUDIUS, SEPTIME. *Les soldats bordent la scène de droite et de gauche. Douze licteurs sont aux deux côtés du tribunal. Peuple dans l'enfoncement.*

APPIUS, *montant au Tribunal.*

ROMAINS, sachez qu'ici cet appareil des armes,
Qui dans un lieu de paix à porté les alarmes,
Qui du pouvoir des lois soutient la majesté,
Menace la révolte et non la liberté.
Du fier Icilius l'audace téméraire
Rendoit aux décemvirs ce secours nécessaire:
C'est cet esprit nourri d'orgueilleuses erreurs,
Du tribunat encor respirant les fureurs,
Qui des séditions veut rallumer la rage,
Et détruire nos lois dont la paix est l'ouvrage:
Je préviens ses projets et ne veux rien de plus:
Il est assez puni, s'il les voit confondus.
Qu'il tremble et reconnoisse un pouvoir qu'il déteste.
Claudius appuyé d'un titre manifeste,
Redemande une esclave enlevée au berceau;
Aux droits qu'il a prouvés les lois ont mis leur sceau;
Et quoique leur rigueur dût presser la sentence,
J'ai de Virginius attendu la présence.

Mais si se répendant en discorus superflus,
Il ne peut par des faits démentir Claudius,
Qu'il sache qu'aujourd'hui rien ne pourra suspendre,
Rien ne pourra changer l'arrêt que je vais rendre,
Et malheur à quiconque, en sa témérité,
Oseroit d'Appius braver l'autorité.

ICILIUS.

Romains, voilà ma femme, et j'ai dû la défendre.
Romains, voilà son père, et vous allez l'entendre.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à craindre Appius;
Je me tais seulement devant Virginius.

VIRGINIUS.

Décemvir, j'ai douté que ton aveugle rage
Prétendit consommer ton crime et mon outrage.
J'avois cru que l'horreur d'un infâme dessein
Devoit, à mon aspect, se cacher dans ton sein.
Mais puisque ma vertu, mes titres, mes services,
Et ce sein paternel couvert de cicatrices
Ne peuvent arrêter tes projets forcenés,
C'est moi, moi qui dénonce aux Romains indignés
Un monstre possédé d'un amour sacrilège,
Qui veut traîner sa proie en cet horrible piège,
Et qui pour assouvir ses desirs criminels,
A dicté l'imposture au plus vil des mortels.
Si mes concitoyens ne peuvent me défendre,
Mes cris jusques au camp iront se faire entendre.
Mes braves compagnons entre nous vont juger;
Ils ont le fer en main, et c'est pour me venger.

APPIUS.

Je saurai prévenir ta coupable menace,
Téméraire vieillard. Ainsi donc ton audace,
Jusques en ma présence, au pied du tribunal,
De la rébellion veut donner le signal.
C'est souffrir trop long-tems ta fureur qui me brave.
Licteurs, à Claudius qu'on livre son esclave.

VIRGINIE, *se précipitant dans les bras de son père.*

Ah! mon père, en vos bras...

PLAUTIE, *se jetant au-devant des Licteurs qui s'approchent pour saisir Virginie.*

Arrêtez, inhumains.
Percez plutôt ce cœur...

VIRGINIUS.

(*Icilius et Plautie, les bras étendus, repoussant les Licteurs, pendant que Virginius tient sa fille serrée dans ses bras.*)

Qui de vous, ô Romains!
Peut souffrir tant d'horreurs? qui de vous n'est pas père?
Si mais mains ne gardoient une tête si chère,
Mes mains de ce tyran déchireroient le cœur...
Avez-vous des enfans? sentez-vous mon malheur?
Tranquilles et muets, vous voyez ce spectacle!...
Aux Licteurs.
Non barbares, jamais...

APPIUS.

Ecartez tout obstacle;
Obéissez, Licteurs.

VIRGINIUS.

O dieux! qui l'ordonnez,
Je sauve son honneur que vous abandonnez.
(*Au moment où sa fille va lui être arrachée, il met la main sur un poignard caché sous ses habits.*)
Reçois de mon amour la marque la plus chère..
Meurs vertueuse et libre, et de la main d'un père.
Meurs. (*Il frappe sa fille.*)

VIRGINIE.

J'expire.

PLAUTIE, *recévant sa fille dans ses bras, et la soutenant avec ses femmes*

Ah! grands dieux! cruel, quavez-vous fait?

ICILIUS,

Malheureux!

VIRGINIUS, *allant vers le tribunal.*

La voilà, monstre! es tu satisfait?
Par ce sang, qu'à versé cette main paternelle,
Je dévoue aux enfers ta tête criminelle
Romains! voyez ce sang.. c'est moi..non, parma main,
Appius à plongé le poignard dans son sein;
C'est lui, lui...

APPIUS.

(*Il est descendu de son tribunal, égaré et furieux.*)

De mes sens, dieux! qu'elle horreur s'empare!
Quel spectacle!... soldats, saisissez ce barbare.

SCENE IV, et dernière.

Les acteurs précédens. VALERIUS, *suivi des Sénateurs.*

VALÉRIUS.

ARRETEZ: respectez les décrets du sénat.
Il déclare Appius ennemi de l'etat.
C'est au peuple Romain d'ordonner son suplice,
De livrer aux bourreaux ce monstre et son complice.
Soldats, la loi commande: entraînez ce tyran.
(*Les soldats environnent le Dècemvir et Claudius. Et les entraînent hors de la scène.*)

ICILIUS.

Ah! de ses attentats vous voyez le plus grand.

VALERIUS.

Sa morts va l'expier. Notre armée est aux portes.
La vengeance en nos murs rentre avec nos cohortes.
Que du decemvirat le nom même aboli,
Dans l'opprobre à jamais demeure enséveli.

VIRGINIUS.

Ah! lorsque par mes mains, mon malheur se consomme
Qui me payera ce sang?

VALERIUS.

La liberté de Rome.

Fin du cinquième et dernier Acte.

AUJOURD'HUI est comparu devant les notaires à Paris soussignés.

Le citoyen JEAN-FRANÇOIS LA HARPE, l'un des membres de l'académie française, demeurant à Paris, rue du Hazard, n°. 2, section de la Butte-des-Moulins.

Lequel se disposant à livrer à l'impression son ouvrage de VIRGINIE, tragédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois au Théâtre-Français du faubourg St.-Germain, l'an mil sept cent quatre vingt-six, et depuis représentée en mil sept cent quatre-vingt douze au théâtre de la République, rue de Richelieu; et s'autorisant du droit que lui donne la loi du 30 août de ladite année, article 4 et suivans, a par ces présentes déclaré qu'il entend se réserver tous ses droits sur les représentations de sa pièce, dans toutes les villes où elle pourroit être jouée, et qu'il s'oppose formellement à ce que cette pièce soit représentée sur aucun théâtre public sans son consentement exprès et qu'il n'en a confié l'impression qu'aux citoyens *Giroa* et *Tessier*, libraires, rue de la Harpe, au coin de celle des Deux Portes, à Paris.

Dont a été requis par ledit citoyen comparant aux notaires sousignés, qui l'ont octroyé pour servir et valoir ce que de raison.

Fait et passé à Paris, en l'étude, le siezième jour de mai, mil set cent quatre-vingt treize, l'an deuxième de la république; et signé la minute des présentes, demeurée à Me. Bonnomet, l'un des notaires sousignés.

En marge est érit: *Enrégistré à Paris, le 16 mai 1793, fol. 55, verso, caze 5, reçu vingt sols.*

Signés GUESNIER, EMPEM, BONNOMET.